



MATTI FRIEDMAN

Espions de nulle part

l'avant-Mossad



LIANA LEVI

**Ces Juifs orientaux
à l'origine du Mossad**



Jusque-là ils avaient vécu comme les Arabes, malgré une religion différente. Même langue, mêmes habits, mêmes plats épicés et même café sept fois passé sur le feu. Pourtant, dans les années quarante, sous la pression des événements survenus à la fin du mandat britannique en Palestine, la cohabitation devint impossible pour ces Juifs orientaux. Plusieurs d'entre eux choisirent de quitter leurs pays pour se rendre en « Terre d'Israël ». C'est là que le Palmach, une unité de commandos, eut l'idée d'utiliser leur précieuse connaissance de l'ennemi pour en faire des infiltrés en pays arabe. Pour quatre d'entre eux l'aventure commença dans le tumulte de la guerre d'Indépendance, puis se poursuivit au Liban, avec quelques incursions en Syrie. Une vie d'espion dangereuse mais exaltante. Une vie qui leur attribuait un rôle d'acteurs de l'ombre dans la création du futur pays. Un rôle qu'ils payèrent souvent de leur vie comme Havakuk. Et que Gamliel, Isaac et Yakuba continuèrent d'endosser de longues années au sein du Mossad, le célèbre service secret israélien.

MATTI FRIEDMAN est un journaliste d'investigation né à Toronto, et vivant actuellement à Jérusalem. Longtemps correspondant pour Associated Press en Israël, dans les territoires palestiniens et au Liban, il écrit régulièrement dans le *New York Times* et le *Washington Post*. Il est l'auteur d'un premier ouvrage, *Le Codex d'Alep* (Albin Michel), lauréat du Sami Rohr Prize.

« Palpitant, émouvant et profondément humain. » *Nicole Krauss*

« Un récit beau et émouvant, raconté avec simplicité et talent. » *Benny Morris*

Matti Friedman

Espions de nulle part

*Traduit de l'anglais
par Anne Rabinovitch*



Liana Levi

Sommaire

Avant-propos	11
 Première partie : Haïfa	
1. L'éclaireur	19
2. Au camp	37
3. Le garage	45
4. Le guetteur (1)	55
5. Tigre	61
6. Isaac	67
7. L'opération Étourneau.....	93
8. Cèdre	101
9. Le guetteur (2)	113
 Deuxième partie : Beyrouth	
10. Kim.....	125
11. Opportunités exceptionnelles	133
12. La chute d'Israël.....	141
13. Le kiosque des Trois Lunes.....	153
14. Casino Méditerranée	165
15. Le yacht d'Hitler.....	175
16. Le saboteur.....	191
17. La potence.....	197
18. L'État juif (1)	207
19. Georgette.....	215
20. Le rouquin	231
21. À la maison.....	247
22. L'État juif (2)	255
 Épilogue	
Notes relatives aux sources.....	267
Remerciements	275
 303	

«Les tropes de l'espionnage – la duplicité, la trahison, le déguisement, la clandestinité, les données secrètes, le bluff, le double bluff, l'ignorance, la perplexité, le changement d'identité – ne sont rien de plus que les tropes de la vie de chaque être humain.»

William Boyd, *New Statesman*, octobre 2015

JANVIER 1948

TURQUIE



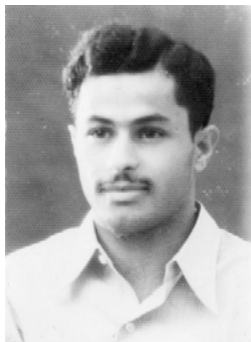
Les espions



Gamliel Cohen
Pseudo: Yussef
Né à Damas, en Syrie
Âgé de 25 ans en 1948



Isaac Shoshan
Pseudo: Abdul Karim
Né à Alep, en Syrie
Âgé de 23 ans en 1948



Havakuk Cohen
Pseudo: Ibrahim
Né au Yémen
Âgé de 20 ans en 1948



Yakuba Cohen
Pseudo: Jamil
Né à Jérusalem,
en Palestine mandataire
Âgé de 23 ans en 1948

Avant-propos

Isaac est le seul des quatre espions au cœur de ce récit à être encore en vie. Le combattant à lunettes venu des ruelles d'Alep a quatre-vingt-treize ans à l'heure où j'écris ces lignes. C'est un autre retraité des services secrets israéliens, croisé lors d'un reportage, qui m'a suggéré de le rencontrer. Je ne suis pas allé voir Isaac parce que j'avais entendu parler de lui ou de la petite section dont il faisait partie à la naissance de l'État, ni à cause de mon intention d'écrire ce livre ; mais parce que des années de journalisme m'ont appris que le temps passé en compagnie d'anciens espions n'est jamais perdu.

Pendant plusieurs années, je suis venu parler de longues heures avec lui dans sa cuisine aux carreaux de faïence vert olive, au septième étage d'un immeuble de la tentaculaire banlieue sud de Tel Aviv. Parfois il traversait la pièce pour préparer du café arabe dans un petit récipient en métal au long manche, comme ceux utilisés lors des feux de camp de la Section. Ses paroles étaient mesurées ; le bavardage n'était guère prisé par ces hommes. Sa mémoire, une lame bien affûtée. On avait parfois l'impression que la guerre d'Indépendance de 1948 venait à peine de s'achever, ou continuait encore.

À ma grande surprise, il riait beaucoup, toutes les deux ou trois phrases, lâchant un *hé-hé-hé* guttural qui durait un moment, accompagné de hochements de tête, le visage presque noyé par les oreilles, le nez et la bouche. Ce qui

le faisait rire était rarement drôle. Il ne riait pas des choses importantes, mais s'émerveillait de tout ce qu'il avait vu. Alors qu'il parlait, jaillissaient des flashes de ce qu'il avait dû être à cette époque – attentif, rapide, avide. Il parlait pour les autres, ceux qui avaient atteint un âge avancé, étaient morts dans leur lit, et ceux qui, sous un déguisement précaire, avaient été entraînés dans le tourbillon des événements il y a soixante-dix ans, avant de disparaître.

Quand Isaac, jeune garçon sans le sou, parlant arabe, arriva dans un marché aux légumes de Tel Aviv en 1942, et s'accroupit sur le sol derrière un cageot de poivrons, il aurait pu rester là pour toujours. Beaucoup de gens l'ont fait, comme mon arrière-grand-père qui était marchand d'oranges ambulant dans le Lower East Side à Manhattan. Il en a été autrement pour Isaac. Un raz-de-marée l'a soulevé et emporté ailleurs. Il aurait pu finir sa vie à vingt-trois ans dans les dunes avec une balle dans la tête, comme certains de ses amis, ou pendu dans la cour d'une prison, laissant un souvenir exsangue. Mais il a réussi à passer entre les gouttes. Il aurait pu survivre et assister à la destruction de l'État. Ça ne s'est pas produit non plus, et nous étions aujourd'hui dans cet État, notre État, assis à la table de la cuisine d'Isaac.

« L'espionnage, a observé un jour John le Carré, est le théâtre secret de notre société. » À l'instar de leurs espions, les pays ont des couvertures et des vies cachées, des sous-sols clandestins qui dissimulent des renseignements sur le monde extérieur. Mis à part un attrait pour les histoires d'agents secrets et de doubles identités, cette remarque est l'une des raisons de mon intérêt pour ces hommes et leur étrange aventure. Leur parcours nous enseigne quelque chose d'important sur le pays qu'ils ont aidé à créer.

Les années de ma relation avec Isaac ont été celles de l'effondrement du monde arabe et de la destruction d'Alep, sa ville natale, dans la guerre civile de Syrie. Nous avons suivi ces événements d'une entrevue à l'autre. Au moment de notre première rencontre, en 2011, la paix régnait à Alep. Seules les synagogues étaient vides, depuis que la famille d'Isaac et les Juifs de la ville avaient fui, des décennies plus tôt, avec tous les autres Juifs du monde arabe. Bientôt les églises d'Alep se vidèrent, ainsi que la plupart des mosquées, et la grande métropole arabe fut réduite à un champ de ruines.

Nous avons vu des gens désespérés affronter la traversée de la Méditerranée, s'échouer sur les plages grecques et s'enfoncer dans les terres, chargés de bébés et de paquets. Dans tout le Moyen-Orient les chrétiens, les zoroastriens, les mandéens et les yézidis partaient ou étaient déjà partis, ainsi que les sunnites qui vivaient autrefois parmi les chiïtes, et les chiïtes qui vivaient autrefois parmi les sunnites, et la plupart des gens qui pensaient ou agissaient autrement et n'avaient pas de tribu pour les protéger. La haine des gens différents de vous, l'idée qu'un problème se résoudra seulement si on efface cette population de la surface de la terre : cela commence parfois avec les Juifs mais en général ça ne s'arrête pas là.

Une de mes conversations avec Isaac n'a pas eu lieu dans sa cuisine, mais dans un centre commercial de son quartier, où la majorité des clients – comme lui et la moitié des Juifs israéliens – avait des racines dans le monde musulman. On trouvait à l'étage une galerie marchande avec des lumières bleues clignotantes, des explosions électroniques, et des parents sur les nerfs, venus se mettre à l'abri de l'insupportable chaleur moite. Le McDonald's était plein, et l'aire de jeux dans l'atrium aussi. Dans une boutique

appelée Aphrodite, des soutiens-gorge écarlates étaient en solde. Une femme arborant des lunettes à monture orangée étudiait une grille de Loto.

Les enfants des quartiers juifs de Tunis et d'Alger étaient ici, portant Ray Ban et baskets. Les Juifs venus de Mossoul, au nord de l'Irak, se trouvaient là eux aussi – au lieu de se terrer dans les fossés de l'État islamique avec leurs voisins les Yézidis, ils buvaient des *latte* dans l'espace climatisé, dégustant des McNuggets kasher pendant que leurs gamins hurlaient en hébreu sur les trampolines. Israéliens, ils n'avaient rien de commun avec les enfants orphelins de l'Europe, les pionniers des kibboutzim qui hantaient autrefois l'imaginaire sioniste. Ils venaient du monde musulman, ils en faisaient partie, leurs vies indissociables du sort de ce monde, comme celles de leurs bisaïeux. C'était Israël, mais pas l'Israël qu'on nous décrit d'ordinaire.

Dans un café situé près des escalators était assis Zaki Shasho d'Alep, devenu l'espion Isaac Shoshan, connu aussi sous le nom d'Abdul Karim Muhammad Sidki de Beyrouth. Lorsqu'il me raconta de quelle façon il avait assisté à la naissance de l'État d'Israël, son récit, très différent de ce que j'avais entendu auparavant, n'évoquait aucun des personnages habituels. Mais il m'en apprenait plus long sur le présent que tout ce qu'on m'avait dit jusqu'alors. C'était une histoire typique du Moyen-Orient. Quand je sortis du centre commercial, même les rues semblaient changées.

C'est à ce moment-là que j'ai décidé de raconter cette histoire.

Pour l'écrire, je me suis appuyé sur mes entrevues avec Isaac et d'autres personnes ; sur des dossiers des archives militaires d'Israël, dont beaucoup ont été déclassifiés pour la première fois à ma requête ; sur les documents des archives

de la Haganah; et sur des témoignages de participants qui sont morts avant que j'aie pu parler avec eux. Deux histoires de la Section arabe en hébreu, jamais traduites et aujourd'hui épuisées, m'ont été particulièrement utiles. La première, écrite par l'historien Zvika Dror, a été publiée en 1986 par le ministère israélien de la Défense, et pour simplifier, je la qualifierai d'histoire officielle. La seconde est l'œuvre de l'un de nos quatre agents, Gamliel Cohen, qui l'a rédigée à la fin de sa vie et publiée en 2001. Les citations de documents, d'enregistrements, ou de mes propres interviews, sont mises entre guillemets, au contraire des citations de mémoire. Les notes sur mes sources figurent à la fin de l'ouvrage.

Les règles tacites de la littérature d'espionnage semblent exiger que les héros changent le cours même de l'Histoire, ou tout au moins de leur guerre. C'est séduisant mais rarement vrai, et c'est faux dans le cas de nos espions, bien que leur contribution à la guerre ait été considérable. Leur mission n'a pas abouti à une explosion dramatique évitant une catastrophe, ni à la résolution d'une énigme tortueuse. Non, leur importance dans l'histoire réside dans ce qu'ils se sont révélés être : l'embryon de l'un des services de renseignement les plus extraordinaires au monde, « un départ modeste pour une longue tradition fructueuse », écrivent les historiens Benny Morris et Ian Black, « un lien direct entre le début artisanal des activités du renseignement sioniste et les efforts de grande ampleur, plus professionnels, entrepris après 1948 ».

Dans les services secrets israéliens, précise l'histoire officielle de Dror, « on apprend que le noyau de notre technique d'espionnage s'est façonné avec "l'Aube", l'unité qui servit de base aux opérations d'envergure et fut le terreau

de tous les “exploits du Mossad”, ainsi que le monde entier l’a découvert des années plus tard ». Ces exploits sont des mythes utiles pour un petit pays en situation précaire, car ils masquent la fragilité des gens en coulisse. Mais dans notre histoire il n’y a pas de coulisses. Seulement les gens et leur fragilité.

Il ne s’agit pas d’un ouvrage exhaustif sur la création d’Israël ou les services secrets israéliens, ni même sur l’unité en question. Ce livre se concentre sur une période de vingt mois charnières, de janvier 1948 à août 1949 ; sur deux ports levantins séparés par cent trente kilomètres, Haïfa et Beyrouth ; et sur quatre jeunes hommes en marge de leur société, propulsés au cœur des événements. Ce n’était pas la marche de l’Histoire que je cherchais à capter, mais son âme, et c’est là qu’elle m’est apparue.

Première partie

Haïfa

L'éclaireur

Un jeune homme en costume neuf traversa la rue avec un vrai passeport et un faux nom. C'était le premier mois de 1948, la saison des pluies à Haïfa et sous le ciel gris et bas, un camaïeu de verts : le mont Carmel derrière le port, et la Méditerranée à perte de vue. Son avion devait décoller bientôt. L'homme portait une valise et marchait d'un pas décidé. Sa tenue et son comportement donnaient à croire qu'il ne s'agissait ni d'un ouvrier ni d'un professeur, mais peut-être du fils d'un commerçant établi dans une ville arabe – ce qui était la vérité. Il se faisait appeler Yussef, et nous le désignerons ainsi pour l'instant.

Il s'efforçait de paraître déterminé, mais ce calme était une façade, tout comme son nom. Il avait besoin de récupérer un billet et de se rendre au petit aéroport situé en dehors de la ville, rien de plus, mais il savait qu'il n'y parviendrait peut-être pas. La guerre durait depuis six semaines à peine, mais le temps séparant la vie de la mort était déjà devenu infime – aussi bref qu'un verbe incorrect, ou qu'une réponse incohérente à une question précise. Il suffisait d'un détail vestimentaire – un villageois dont les chaussures auraient mieux convenu à un employé de bureau, par exemple, ou un ouvrier à la chemise trop propre. Il y avait dans l'air une électricité inédite, dangereuse, une peur des espions et des saboteurs. Sur les murs

que longeait Yussef, le Conseil national arabe avait collé des affiches qui commençaient par ces mots :

Au noble public arabe: Méfiez-vous de la cinquième colonne!

Et encore :

Nobles Arabes! Le Conseil national ne ménage pas ses efforts pour remplir ses obligations à votre égard, et endosse l'énorme responsabilité de sauver la patrie et de la libérer de tous ses ennemis.

Dans les archives se trouve une photographie de Yussef qui nous permet d'imaginer la scène.



Haïfa était le port principal de la Palestine mandataire, moitié juive, moitié arabe, composée – plutôt que d'un ensemble cohérent – d'une collection de quartiers partant des docks pour s'étendre sur les pentes du mont Carmel, reliés par des routes sinueuses et des escaliers de pierre : les Arabes au bord de l'eau, les Juifs au sommet de la colline. Au contraire de Jérusalem, qui suscitait plus d'intérêt et d'émotion, Haïfa n'était pas une ville de lieux saints disputés par les religions, mais un lieu de vie fonctionnel avec une raffinerie, des entrepôts, des prostituées et des trafics divers et variés, comme dans tous les ports. On y entendait parler l'hébreu, l'anglais et les dialectes arabes, mais aussi le grec, le turc, le yiddish et le russe. L'Union Jack qui flottait sur les docks depuis la conquête des Britanniques, trois décennies plus tôt, dominait toujours le port. Mais à présent tout s'effondrait.

Lorsque Yussef se dirigea vers le bureau de l'agence de voyages pour récupérer le billet qui lui permettrait de quitter Haïfa et le pays, l'agitation lui parut plus ou moins contenue, mais l'atmosphère tendue et pesante dans les rues arabes. Toute la nuit il y avait eu des tirs de snipers le long de la nouvelle rangée de barbelés séparant le secteur juif de la ville arabe, et les gens avaient peur. Les semaines précédentes, une opération sanglante avait été perpétrée par des combattants juifs dans un quartier voisin habité par des ouvriers arabes de la raffinerie, en représailles au massacre d'ouvriers juifs par leurs collègues de travail arabes, à la suite d'un attentat juif contre un arrêt de bus arabe à la sortie de la raffinerie, en représailles de... vous avez le droit de perdre le fil. Les gens s'étaient toujours déplacés librement d'un quartier de Haïfa à l'autre, mais à présent on ne pouvait plus se faire prendre du mauvais côté.

Nous comprenons, en passant aujourd'hui ces événements en revue, qu'il s'agit là des premières semaines d'un conflit désigné comme la guerre d'Indépendance d'Israël, ou la guerre de 1948, que les Arabes appelleront la *Nakba*, (« catastrophe »). Les Britanniques avaient annoncé début 1947 leur retrait imminent de la Palestine, leur énergie et leurs finances étant minées par la guerre mondiale qui venait de s'achever, et leur volonté brisée par l'impossibilité de gouverner deux peuples en conflit, hostiles à la Grande-Bretagne. Le 29 novembre de cette année-là, lors du vote mémorable des Nations unies à New York, il fut décidé qu'après le retrait des Britanniques l'été suivant, la Palestine serait divisée en deux États, un pour les Juifs et un pour les Arabes. Les Juifs se réjouirent de cette planche de salut tendue pour les sauver de la noyade, le monde arabe réagit avec la fureur d'une civilisation humiliée une fois de trop. Le lendemain matin la guerre éclata.

Les événements semblent nous entraîner inévitablement vers l'histoire que nous avons apprise et le présent qui nous est familier, mais le jour où Yussef arriva à Haïfa, au milieu de janvier 1948, rien n'était inévitable, et l'avenir demeurait incertain. Il n'existait pas d'État d'« Israël », et rien n'indiquait que ce projet se réaliserait un jour. Les Nations unies n'avaient aucun moyen d'appliquer le plan de partage. Les soldats et la police britanniques étaient encore très présents dans les rues, et pour apaiser la population arabe, le blocus de la Royal Navy dans la Méditerranée empêchait encore les armes et les réfugiés juifs d'entrer. Cependant, à mesure que la date du retrait approchait, le pouvoir britannique s'effaçait, remplacé par une guerre civile entre Juifs et Arabes. Il y avait eu des vagues de violence auparavant, mais cette fois se produisit

le clash décisif. Le résultat serait une catastrophe, sans aucun doute. Pour qui, on ne le savait pas encore.

Je suis venu fréquemment à Haïfa, et je me suis promené dans les vieux quartiers, essayant de me représenter la vie de l'endroit tel que Yussef avait dû le découvrir. La Grande Mosquée, qui attirait autrefois des foules dans la salle de prière recouverte de tapis sous son clocher ottoman, est à présent blottie près d'une imposante tour en verre étincelant. Les gracieux bâtiments de pierre sont éclipsés par les grues géantes du port moderne. Les rues animées où marchait Yussef sont toujours là, mais elles portent des noms différents. Les photographies en noir et blanc des années quarante montrent des rangées de magasins, des ouvriers avec des casquettes et des pantalons amples, et des soldats britanniques, mais elles révèlent seulement l'apparence, et non le ressenti. Les gens qui comptent dans une ville, les gens ordinaires qui vaquent à leurs occupations quotidiennes, ont tendance à croire que leurs vies, leurs activités ne méritent pas d'être prises en compte, et ils laissent peu de traces.

Ce sont les archives de la Haganah qui ont préservé l'histoire de la Haïfa arabe. La Haganah, proto-armée clandestine dans les années précédant la guerre d'Indépendance, avait un bureau de renseignement appelé le Service d'information, dont les officiers surveillaient la partie arabe de la ville, avec une conception très large de leur tâche. Ils réunirent sur la population des détails intéressants, d'ordre militaire mais surtout anthropologique, organisant les données sur des pages dactylographiées en hébreu qui occupent aujourd'hui des douzaines de cartons et de classeurs marron dans un charmant vieil immeuble proche du boulevard Rothschild à Tel Aviv.

Grâce à ces dossiers, il est possible d'imaginer les rues telles que Yussef les a découvertes en janvier 1948: les repaires crasseux des ouvriers près du port, où « les cris des serveurs et les jurons des joueurs de cartes se mêlent à la mélodie stridente de la radio », les mendiants « lisant des passages du Coran et donnant leur bénédiction aux passants », la cohue vigoureuse dans les marchés, les femmes qui vous aguichent sur leur pas de porte dans la rue des bordels, les endroits plus élégants en haut de la colline, loin des docks. Si vous cherchiez un café – pour discuter de politique, par exemple, acheter du haschich ou des armes au marché noir – vous aviez plusieurs options :

Kaubab el-Sabah, ou « Étoile du matin », au 28 Kings Street, géré par un musulman, Kassem Jaber, « un lieu de réunion habituel pour la racaille ». Propose des concerts et de l'alcool.

Café George, 1 Allenby Street, géré par un chrétien, Fadul Jamil Kawar. Lieu de réunion des activistes nationalistes et des leaders politiques.

Windsor Café, dont le propriétaire, Charles Butaji, a donné de l'argent pour acheter des armes pendant la révolte arabe de la fin des années trente.

Café Farid, 28 Wadi Salib Street, dont le propriétaire, Farid Shaaban el-Ha, est un ardent partisan de la ligne dure musulmane dirigée par le mufti de Jérusalem.

Un café (sans nom), 28 Carmel Blvd, dont le propriétaire est un certain George Schutz, citoyen suisse soupçonné d'être un espion pour les Allemands et les Italiens. Sa femme est une Juive hongroise du nom de Rozhitza, convertie au christianisme, et l'établissement « est un lieu habituel de propagande antisioniste ».

Un établissement (sans nom) géré par une veuve du nom de Badiyah, apprécié des policiers britanniques et des «femmes voilées dont les qualités et les intentions demeurent obscures».

Lorsque Yussef parvint enfin et sans encombre à l'agence de voyages, le premier contretemps de la journée l'attendait: le bureau était éteint, le store baissé, et il n'y avait personne. La plupart des autres magasins étaient aussi fermés, les propriétaires trop effrayés pour sortir de chez eux après la fusillade de la nuit précédente. Il avait besoin de son billet d'avion, il lui faudrait donc patienter. Mais alors qu'il se tenait debout sur le trottoir à côté de sa valise, un jeune homme s'approcha à grands pas et s'adressa à lui en arabe: D'où viens-tu?

De Jérusalem, répondit Yussef, employant le nom arabe de la ville: al-Quds. Il expliqua qu'il attendait l'ouverture de l'agence de voyages.

Non, répliqua l'autre en le dévisageant. Je ne te crois pas.

Il y avait quelque chose de louche chez Yussef. Il prétendait avoir l'accent d'un Arabe de Jérusalem, mais son dialecte natal était peut-être perceptible. Ou bien son apparence retenait l'attention. Mais le plus dangereux serait de fuir, il répondit donc aux questions du mieux qu'il pût et l'homme soupçonneux finit par disparaître à l'angle de la rue, l'air mécontent.

Il fut aussitôt remplacé par un deuxième interlocuteur, l'un des marchands qui arpentaient les rues de la Haïfa arabe pour vendre des petits verres de café noir. L'homme semblait amical. Écoute, murmura-t-il à l'oreille de Yussef... Il y a des types qui complotent de te tuer. Va-t-en.

Derrière Yussef, la boutique était toujours fermée, et aucun signe de l'agent de voyages.

Tu n'as aucune idée de ce qui se passe ici, poursuivit le vendeur. Chacun est son propre maître, le juge, le bourreau. Ils font ce qu'ils veulent et rien ne peut les arrêter.

C'était alors que la situation se retournait contre vous – ainsi, le nageur dont la jambe est happée par le courant finit par être emporté car plus il se débat, plus l'étau se resserre. Il fallait garder son calme et croire à ses propres mensonges. Depuis peu, les enjeux étaient très clairs pour Yussef. Ils prenaient une forme très concrète dans son esprit: les visages joyeux et rieurs qu'il connaissait bien étaient aujourd'hui empreints de menace, et à la moindre erreur de sa part, ils scelleraient son destin.

Trois semaines plus tôt une équipe de la Haganah qui avait mis sur écoute les lignes téléphoniques arabes avait enregistré une conversation précipitée entre deux membres de la milice arabe de la ville de Jaffa. C'était le 20 décembre 1947, vingt-cinquième jour de la guerre, à quinze heures quinze :

Fayad: Je t'envoie deux jeunes gens soupçonnés d'être des Juifs irakiens. Interroge-les et décide quoi faire.

Abdul Malek: Ils sont déjà là. Il est difficile de dire s'ils sont juifs; ils parlent couramment l'arabe. Je suspecte surtout le maigrichon. Je leur ai demandé de se confesser, et il s'est lavé le visage de façon incorrecte. Ils resteront ici jusqu'à ce que nous ayons clarifié leur identité.

La milice avait capturé deux suspects habillés comme des ouvriers. Ils parlaient l'arabe avec l'accent irakien, mais ce n'était pas rare; dans la Palestine mandataire, il y avait énormément de travailleurs venus d'autres pays du monde arabe. Ils ressemblaient à des centaines d'autres

passants. Leur erreur avait été de composer dans une poste arabe locale un numéro de la ville juive de Tel Aviv, une communication peu habituelle avec l'autre côté de la ligne de séparation ethnique. L'appel avait attiré l'attention d'un espion arabe au central téléphonique, qui s'était empressé d'avertir la milice, et au milieu de l'après-midi, l'interrogatoire des deux jeunes gens avait commencé.

Afin de vérifier l'identité des migrants, le milicien Abdul Malek avait ordonné aux suspects de procéder aux ablutions rituelles avant la prière islamique : mains, bouche, narines, visage. L'un d'eux fut incapable de s'exécuter correctement. Ils insistèrent tous les deux, disant qu'ils étaient musulmans et que l'arabe était leur langue maternelle. Mais le milicien n'arrivait toujours pas à décider s'ils étaient juifs ou arabes. Une seconde conversation fut interceptée à dix-huit heures quarante-cinq :

Abdul Malek : Pour les deux jeunes gens : emmène-les à l'hôtel et mets-les dans des chambres séparées. Il doit y avoir quelqu'un là-bas qui parle hébreu. Cette personne devra coucher dans la même pièce que l'un des garçons, et tard dans la nuit elle va commencer à parler hébreu avec lui. S'il est juif il répondra en hébreu dans son sommeil. Il faudra agir de même avec l'autre suspect dans la seconde chambre.

Abdullah : C'est une bonne idée. On va essayer ça.

Abdul Malek : Ils font quoi en ce moment ?

Abdullah : Ils pleurent, et ils ont l'air affamés.

Abdul Malek : Nous devons les nourrir jusqu'au moment où nous saurons qui ils sont.

Du même auteur

Le Codex d'Alep, traduit par Guillaume Marlière,
Albin Michel, 2014.

Pumpkinflowers: A Soldier's Story of a Forgotten War,
Algonquin, 2016.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Titre original: *Spies of No Country.*

Secret Lives at the Birth of Israel

© 2019 by Matti Friedman

© 2019, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Courtesy of the Palmach photo archive, Palmach Museum, Tel

Aviv

Cette édition électronique du livre de *Espions de nulle part*
de Matti Friedman
a été réalisée en décembre 2018 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0084-8)
e-pdfISBN : 9791034900862